

Notre Chronique Littéraire

Par René TRINTZIUS

162

NOUS avons eu l'heureuse surprise de recevoir d'une aimable lectrice un mot gentiment cruel et répondant à notre dernière chronique où nous parlions de *David Golder* (1)

après nous avoir assuré qu'elle suit avec la plus vive attention les propos en l'air « que nous émettons tous les quinze jours sur le mouvement littéraire, cette correspondante nous fait part de « l'étonnement » qu'elle a ressenti à la lecture de notre dernier article. « Il était clair pour moi, ajoute-t-elle aussitôt, que je n'avais rien compris à ce roman que j'avais pourtant beaucoup aimé (ce n'est pas une raison, chère Madame !) à moins que ce ne fût vous, car je ne reconnaissais pas le sujet de *David Golder* à travers vos commentaires. »

Avec une charmante impertinence, elle ajoute encore : « J'ai été rassurée lorsque je me suis aperçue que la presse me donnait raison et comprenait comme moi les intentions de l'auteur : *montrer David, c'est-à-dire l'homme maître et esclave de l'argent.* »

Je suis comme vous, Madame, j'ai éprouvé beaucoup d'étonnement en présence de certains compte rendus qui partageaient votre opinion sur le véritable sujet de *David*.

Je veux bien admettre que l'intention de l'auteur était de nous montrer ce double aspect du drame : l'homme réduit en esclavage par la puissance même de l'or qu'il a conquise. Mais c'est un mauvais tour que nous ne voulions pas jouer à Mme Némirovsky car, à aucun moment de son roman, aucun personnage ne peut craindre, fût-ce cinq minutes, posséder grâce à l'or, une puissance élargie. Et si notre aimable lectrice avait raison, l'auteur aurait manqué son dessein, ce que nous ne pensons pas. Mme Némirovsky a traité — qu'elle l'ait voulu ou non — la mise en esclavage de quelques âmes par l'or. C'est une grande chose et elle n'a pas été indigne de son sujet. Il est naturellement toujours permis de penser que l'ouvrage aurait gagné en humanité si l'on avait mieux senti l'illusoire puissance de la fortune et sa griserie.

Nous pensons d'ailleurs que c'est le

caractère un peu schématique de ses héros qui est la cause de ces erreurs d'interprétation. Il y a aussi des critiques qui ont cru voir des avarices dans *David Golder* et consorts, ce qui est un comble !

Mais c'est un jeu trop facile que de passer en revue toute la presse d'un livre. Au surplus, la critique est création, et il se trouvera toujours des gens pour recréer à leur façon ce qu'ils ont lu. Ce qui est merveilleux au demeurant et digne de louange. Félicitons donc notre lectrice d'avoir par excès d'imagination transposé le livre qu'elle aimait. Nous n'avons tenu à protester que parce que son interprétation partagée par d'autres devenait pour elle une vérité et pour nous une erreur.

Tout cela est d'ailleurs de peu de poids dans la brillante carrière d'un livre qui attire le public par ce qu'il y a de meilleur en lui (cela arrive encore assez souvent) sa force directe qui met knock-out le lecteur le plus résistant.

x x x

Il faut bien avouer que la France est un pays ingrat qui ne sait pas mettre les gens à la place qu'ils méritent.

L'aventure de Cézanne, qui devait donner à l'art de notre pays un prestige incomparable et réintroduire les trois dimensions dans la peinture, harcelé, méprisé, lapidé par ses concitoyens d'Aix est encore dans toutes les mémoires. Je sais que nul n'est prophète en son pays et qu'un peu partout les novateurs et tous ceux dont le sort est de renouveler l'esprit sont des candidats au martyre. Mais il ne faut tout de même pas exagérer. Nous sommes très souvent handicapés en France par notre mauvaise volonté à reconnaître des valeurs qui s'imposent au-delà des frontières. Les soixante ans de Gide ont été fêtés par de nombreux postes radiophoniques allemands. Le même événement ne fut signalé en France que par un impressionnant silence. Nous pourrions citer vingt exemples qui sont tout de même agaçants et vexants.

Le comte Kessler qui a découvert notre grand sculpteur Maillol auquel Berlin va consacrer un musée, nous disait un jour son admiration pour la façon dont nous décourageons en Fran-

Une lettre - I

ce les lettres et les arts. Il estimait que le snobisme dont l'Allemagne entoure tous ses novateurs a des conséquences fâcheuses en amollissant les tempéraments. C'est un peu vrai. Cézanne fut grandi par les obstacles rencontrés, mais s'il n'avait pas appartenu à une famille de riches financiers, eût-il continué à peindre ?

Quoiqu'en soit, nous persistons à penser qu'un Gide, qu'un Romain Rolland, qui sont parmi ceux qui représentent aujourd'hui l'esprit français aux yeux du monde, auraient droit à l'intérieur de nos frontières à un zèle un peu plus chaud. Elic Faure est dans le même cas. Voici un homme dont la clairvoyance d'essayiste et de critique a plus fait pour l'art et l'art français que toute la presse, que toutes les écoles, que toutes les académies d'avant ou d'arrière-garde, et c'est dans des établissements comme l'institut allemand de Riga qu'on donne son œuvre dans l'enseignement esthétique la place qui convient.

Il est malheureux que l'influence de son admirable *Histoire de l'Art* et de son *Esprit des formes* soit le plus souvent absente des préoccupations de nos professeurs et de nos critiques d'art.

Nous avons dit ailleurs et ici même que toute la clairvoyance de France avait tendu à retentir à travers tous les arts, tous les temps, toutes les civilisations les thèmes essentiels qui permettent de passer sans douleur pour l'homme le 1930 de la Venus Hottentote à Picasso en d'art japonais aux fiévreuses convulsions mexicaines. C'est surtout dans *l'Esprit des Formes* (2) où il utilisait les lumières dégagées précédemment au cours de son *Histoire*, qu'il sut dégager dans une puissante synthèse

(1). E. Grasset, éditeur.